

HOMÉLIE 1

«Dieu, qui de plusieurs façons et sous diverses formes parla jadis à nos pères par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers jours par son Fils, qu'il a constitué l'héritier de tout, et par lequel il a fait les siècles.»

1. Oui vraiment, «où le péché avait abondé a surabondé la grâce.» (Rom 5,20) Le bienheureux Paul le proclame ici de nouveau, dans l'exorde même de son épître aux Hébreux. Comme, selon toute apparence, accablés de maux et succombant à la peine, ils jugeaient les choses d'après cette douloureuse impression, et se regardaient comme de pire condition que tous les autres, il leur fait voie qu'en cela même ils sont favorisés d'une plus haute grâce, d'une grâce surabondante, stimulant ainsi l'auditeur dès la première parole. Voilà pourquoi ce début : «Dieu, qui de plusieurs façons et sous diverses formes parla jadis à nos pères par les prophètes, nous a parlé dans ces derniers jours par son Fils.» Comment n'a-t-il pas la pensée de s'opposer lui-même aux prophètes ? il leur est cependant de beaucoup supérieur, ayant une mission plus sublime. Il ne se met pas en avant. Pour quelle raison ? d'abord, parce qu'il répugne à rien dire qui puisse le relever, ensuite, parce que ses auditeurs ne sont pas encore arrivés à la perfection; enfin, parce qu'il préfère les relever eux-mêmes et faire ressortir leur supériorité. Voici le sens de son langage : Faut-il s'étonner qu'il ait envoyé les prophètes à nos pères, lui qui nous a récemment envoyé son Fils unique ?

Remarquez la beauté de l'expression par laquelle il débute : «De plusieurs façons, sous diverses formes.» C'est déclarer que les prophètes eux-mêmes n'ont pas vu Dieu; le Fils seul l'a vu. Cette expression indique la multiplicité des moyens dans la révélation prophétique. Le mot est ancien : «J'ai multiplié les visions, j'ai revêtu des formes variées sous la main des prophètes.» (Os 12,10) La supériorité ne consiste donc pas seulement dans la différence des personnes envoyées, elle consiste encore dans cette vision dont jouit le Fils unique, et que n'eut jamais aucun prophète. Paul ne formule pas immédiatement cette proposition, il l'établit graduellement dans la suite; ainsi quand il dit touchant l'humanité : «Quel est celui des anges à qui le Seigneur ait adressé cette parole : Vous êtes mon Fils ... asseyez-vous à ma droite ?» (Heb 1,5 et 13) Quelle admirable prudence ! pour affirmer la supériorité, il commence par les prophètes; cela posé comme une chose admise, il va plus loin et proclame que Dieu, dont les prophètes avaient jadis été les organes, nous a maintenant parlé par son Fils unique. S'il a quelquefois employé le ministère des anges, comme on le voit dans quelques passages des saints Livres, nous n'en sommes pas moins supérieurs aux Juifs; car nous avons entendu la voix du Maître, tandis qu'ils n'ont entendu que celle des serviteurs, les anges partageant cette seule fonction avec les prophètes.

Encore une heureuse expression : «Dans ces derniers jours;» elle doit aussi les consoler dans leur affliction et les tirer de leur abattement. Cela nous rappelle ce que Paul a dit ailleurs : «Le Seigneur est proche, n'ayez aucun souci;» (Phil 4,6) «Le salut est maintenant plus près de nous que lorsque nous avons embrassé la foi.» (Rom 13,11) Que veut dire l'Apôtre ? Quiconque tombe d'épuisement dans le combat, s'il apprend que le combat cesse, respire un peu, sachant que ses fatigues vont cesser de même, et que le repos va commencer. «Dans les derniers jours il nous a parlé par son Fils.» Voilà de nouveau : «Par le Fils,» parole écrite contre ceux qui prétendent qu'elle convient uniquement à l'Esprit. *Dans* et *par*, vous le voyez, c'est la même chose. *Jadis et dans les derniers jours* ont une portée qui dépasse le sens littéral. Laquelle ? Après qu'un long temps s'était écoulé, quand nous devions nous attendre au supplice, quand avaient pris fin les dons spirituels, au moment même où l'espérance du salut était de toute part remplacée par des signes de ruine, nous avons tout gagné. Observez avec quelles précautions il expose ces choses. Il ne dit pas : Le Christ a parlé, bien qu'il eût pu le dire, mais, comme il s'adresse à des âmes faibles et qui ne sont pas encore en état d'entendre ce qui regarde le Christ, il s'exprime de cette manière : «Dieu nous a parlé par son Fils.» – Que dites-vous ? Dieu nous a parlé par son Fils ? – Sans doute. – Où donc est notre supériorité ? Jusque-là vous avez montré que l'Ancien et le Nouveau Testament ont un seul et même auteur; mais la supériorité n'apparaît guère. – Elle ressort de cette seconde affirmation : «Dieu nous a parlé par son Fils.» Ce n'est pas une faveur restreinte, elle est commune à tous; Paul se met au niveau des disciples : «Il nous a parlé.»

Il n'avait pas lui-même entendu les enseignements du Christ; c'est aux apôtres qu'ils avaient été donnés, et par eux à tout le monde. Voilà donc comment il relève ses auditeurs, en leur montrant que le Seigneur leur a aussi parlé. Là se trouve un blâme à l'adresse des Juifs;

car, presque tous ceux à qui les prophètes avaient parlé, étaient des méchants et des misérables. Il ne s'en explique pas formellement, du moins encore; il leur rappelle plutôt ici les bienfaits de Dieu; il ajoute : «Qu'il a constitué l'héritier de tout.» Cette parole doit s'entendre de l'humanité du Sauveur, comme celle de David dans le deuxième psaume : «Demande, et je te donnerai les nations pour héritage.» (Ps 2,8) Désormais Jacob n'est pas seul la part du Seigneur; Israël, son héritage, tous le sont. Quelle est la vraie signification de ce mot : «Qu'il a constitué l'héritier ?» C'est dire qu'il l'a fait souverain Maître de tous les hommes. Pierre avait posé la même affirmation dans les Actes : «Dieu l'a fait Seigneur et Christ.» (Act 2,36) En se servant du mot héritier, il atteste deux choses, et que le Sauveur est Fils de Dieu par nature, et que sa domination ne saurait être aliénée. «Héritier de tout,» de l'univers entier. Il ramène de la sorte la première pensée : «Pour lequel aussi il a fait les siècles.»

2. Où sont ceux qui disent : Il était donc quand il n'était pas ? S'élevant ensuite comme par degrés, il émet des vérités tout autrement sublimes : «Et, comme il est la splendeur de sa gloire, le caractère même de sa substance, portant tous les êtres par la parole de sa puissance et nous ayant purifiés de nos péchés, il est assis à la droite de la majesté dans les hauteurs célestes; il dépasse d'autant plus les anges en grandeur qu'il a hérité d'un nom incomparablement plus auguste.» Dieu, quelle sagesse dans l'Apôtre ! Mais non, ce n'est pas la sagesse de Paul, c'est la grâce de l'Esprit qu'il faut admirer dans ce langage. L'Apôtre ne pouvait pas le tirer de son propre entendement, ni trouver en lui-même une telle sagesse. Où l'avait-il puisée ? dans les peaux qu'il découpait et dans son atelier ? Ne voyons là que l'opération divine. Non, son intelligence ne produisait pas d'aussi hautes pensées; elle était trop humble et trop déprimée, elle ne dépassait pas le niveau de celles qui végètent dans l'agora. Se peut-il qu'elle fût autre, quand elle s'était absorbée dans le négoce et le travail ? Il faut donc en revenir à la grâce de l'esprit, qui manifeste sa puissance par les instruments qu'elle veut. Imaginez quelqu'un qui serait dans l'intention de placer un tout petit enfant sur le point le plus élevé de la terre, à la cime même des cieux; il procéderait avec prudence, peu à peu, se gardant bien de lui faire franchir d'un bond les degrés inférieurs; puis, quand il l'aurait conduit au faite, il lui commanderait de regarder en bas, et, s'apercevant qu'il tremble, que sa vue se trouble et s'obscurcit, le prendrait et le reporterait au fond pour le laisser respirer à l'aise, renouvelant plusieurs fois l'ascension et la descente : ainsi fait le bienheureux Paul à l'égard des Hébreux, comme en toute circonstance, d'après une leçon reçue du divin Maître. Telle est donc la marche qu'il suit, faisant tantôt monter et tantôt descendre ses auditeurs, ne leur permettant pas de rester longtemps à la même place.

Vous le voyez ici : après les avoir graduellement conduits à des hauteurs sublimes, au point culminant de la piété, il n'attend pas que leurs yeux se couvrent d'épaisses ténèbres, il les ramène aux régions inférieures, leur accordant ainsi de reprendre haleine : «Dieu nous a parlé par son Fils, ... qu'il a constitué l'héritier de toute chose,» leur dit-il. Déjà ce nom de Fils rappelle une idée commune. Quand on comprend cependant que c'est le Fils par nature, ce nom est supérieur à tout; et même, quoiqu'il en soit, il prédispose l'âme à y voir le rayon d'en haut. Voici maintenant où Paul s'arrête aux plus bas degrés : «Qu'il a constitué l'héritier de toute chose.» Constituer héritier, c'est bien humble. Il remonte aussitôt, nous entraînant à sa suite : «Et par lequel il a fait les siècles.» Encore plus haut, et tellement qu'il n'est plus rien au-dessus : «Comme il est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance.» Il nous a réellement conduits à la lumière inaccessible, à la primitive splendeur. Mais, avant que l'éblouissement se produise, il nous fait redescendre un peu, continuant en ces termes : «Portant tous les êtres par la parole de sa puissance, ayant par lui-même effacé nos péchés, il est assis à la droite de la majesté.» Avant de le montrer sur le trône, il le montre accomplissant la purification, revêtu de notre humanité. C'est encore de l'abaissement dans la parole.

Après avoir élevé de nouveau le ton en disant : «Il est assis à la droite de la majesté dans les hauteurs célestes,» Paul le baisse immédiatement : «Il dépasse d'autant plus les anges en grandeur, qu'il a hérité d'un nom incomparablement plus auguste.» Cela s'entend de la nature humaine. Ce qui peut devenir plus grand ne saurait être l'essence qu'il tient du Père, et qui n'est pas créée, mais engendrée; ce n'est que la nature humaine, laquelle a été créée. Il ne s'agit pas ici de la divine essence. De même que Jean, quand il disait : «Celui qui doit venir après moi, a été fait avant moi, parce qu'il est le premier,» (Jn 1,15) voulait simplement exprimer une supériorité d'honneur et de gloire; de même Paul, en disant ici : «Il est devenu plus grand que les anges,» déclare que le Christ l'emporte en bonté comme en puissance, «d'autant plus qu'il a hérité d'un nom plus auguste.» Vous le voyez donc, il est question de l'humanité sainte; car ce nom, Dieu Verbe, il le possède de toute éternité, il n'en a pas hérité

dans le temps. Ce n'est pas d'aujourd'hui non plus qu'il est meilleur que les anges, pour nous avoir purifiés de nos péchés; il le fut toujours, et d'une manière incomparable. Encore une fois, c'est de l'humanité que l'Apôtre parle. Nous avons l'habitude, nous aussi, quand nous parlons de l'homme, de l'élever et de le rabaisser. Si nous disons, par exemple : L'homme n'est rien, l'homme n'est que terre et cendre, nous désignons encore le tout par ce qu'il y a de pire; et si nous disons : L'homme est un être immortel, l'homme est un être doué de raison, frère des anges, nous désignons le tout par ce qu'il y a de plus parfait. Ainsi du Christ dans la bouche de l'Apôtre : c'est tantôt par le côté humain que celui-ci le considère, et tantôt par le côté divin, voulant de la sorte établir la réalité de l'incarnation en même temps que celle de la nature incorruptible.

3. Puis donc qu'il nous a purifiés de nos péchés, restons purs et ne contractons plus de souillure; gardons immaculée la grâce qu'il nous a faite, intacte la beauté qu'il nous a donnée, si bien qu'elle n'ait ni tache ni ride, ni rien de pareil. Ce sont des taches et des rides que les petits péchés, tels que les propos blessants et les mensonges. J'ai tort même de les appeler petits, péchés; ils sont très grands, puisqu'ils vont jusqu'à nous exclure du royaume des cieux. Comment et quelle en est la preuve ? «Celui qui traite son frère d'insensé sera passible des feux de la géhenne.» (Mt 5,22) Or, traiter son frère d'insensé paraît une chose extrêmement légère, une parole d'enfant; que sera-ce alors de le traiter d'homme méchant, perfide, jaloux, de l'accabler de mille injures ? quel châtiment n'a-t-on pas à redouter ? quoi de plus terrible ? Ne vous révoltez pas, je vous prie, contre ce langage. Si ce qu'on fait au dernier de ses frères, c'est au Seigneur qu'on le fait; si c'est à lui qu'on refuse ce qu'on ne fait pas, comment n'en serait-il pas de même des éloges et des accusations ? (Mt 25,40-45) Quand on outrage un de ses semblables, on outrage Dieu; c'est à Dieu que remonte également l'honneur qu'on rend à l'homme.

4. Formons, par conséquent, notre langue à ne prononcer que de bonnes paroles; car il est écrit : «Que ta langue s'abstienne du mal.» (Ps 33,14) Ce n'est pas pour nous accuser les uns les autres, nous insulter, nous perdre de réputation, que nous l'avons reçue de Dieu; c'est pour le bénir lui-même, pour produire la grâce dans les âmes qui nous entendront, pour édifier nos frères, pour procurer leur bien. Avez-vous blessé quelqu'un par vos paroles ? Qu'y gagnez-vous ? Vous n'y perdez pas moins que lui-même; car vous avez acquis la belle gloire d'un calomniateur. Il n'est pas d'action méchante, non, il n'en est pas qui ne frappe que la victime; elle frappe aussi celui qui la commet. Le jaloux ne semble d'abord nuire qu'à son prochain; et c'est lui le premier qui souffre de sa passion, puisqu'elle le dessèche et le consume, en le rendant pour tous un objet de mépris et de répulsion. L'avare enlève aux autres un bien matériel; mais il s'enlève à lui-même l'estime et l'affection des hommes; disons mieux, il fait que tous le poursuivent de leurs malédictions. La bonne renommée vaut plus que la richesse; on peut conserver l'une sans altération, il est aisé de perdre l'autre; bien plus, ce n'est pas un malheur d'être sans fortune, tandis qu'une réputation ruinée vous laisse en butte aux sarcasmes, à la risée, à la haine de tous. Celui qui se livre à la colère commence aussi par se tourmenter et se déchirer; ce n'est qu'en second lieu qu'il tourmente les autres. L'insulteur lui-même se déshonore le premier, pour arriver à flétrir l'insulté; sans pouvoir du reste y parvenir : il se retire, emportant le reflet d'un misérable et d'un infâme, ayant fait que l'autre n'en soit que plus aimé. Quand un homme, loin de récriminer, répond aux injures par des louanges, ce n'est pas son accusateur qu'il loue, c'est lui-même. En effet, comme les propos dictés par la malveillance, je l'ai déjà remarqué, frappent d'abord ceux qui les émettent; ainsi le bien que nous faisons au prochain, nous en jouissons nous-mêmes les premiers. Il est juste que le bien et le mal affectent avant tout celui qui les enfante. Que l'eau soit douce ou salée, la source dont elle émane ne diminue pas quand elle remplit les vases de ceux qui viennent y puiser : la vertu reconforte de même, et le vice perd l'homme en qui la semence a germé. C'est ce que nous voyons ici.

Mais quelle langue serait capable de dérouler ces biens et ces maux ? Assurément aucune. Quant aux biens, ils dépassent toute intelligence, en même temps que toute expression. Ce contraire se rend par les termes auxquels nous sommes habitués. Là sont, entendons-nous dire, le feu, l'obscurité, les chaînes, le ver qui ne meurt pas. Ce n'est pas même assez; il y a des choses plus formidables. Pour que vous le compreniez, arrêtez-vous d'abord à cette question : Si là se trouve le feu, dites-moi, comment les ténèbres y sont-elles ? Ce feu est donc plus terrible que celui d'ici-bas; il est inextinguible, les textes sont formels. Songeons quel supplice ce doit être de briller à jamais, d'être dans les ténèbres, de pousser des gémissements sans fin, de grincer des dents sans cesse, et de n'être pas même entendu ! Un homme bien élevé, s'il est renfermé dans une prison, ne manque pas de dire que cette

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

odeur fétide, cette profonde obscurité, cette société des homicides avec lesquels on est enchaîné, sont mille fois pires que la mort : essayez alors de comprendre quel sera notre sort quand nous brûlerons avec tous les meurtriers du monde, sans voir, sans être vus, nous trouvant comme seuls au milieu de cette foule. L'absence de toute clarté ne nous permettra pas même d'apercevoir nos plus proches voisins; chacun sera, je le répète, comme s'il était seul à souffrir ces tortures. Il suffit de l'obscurité pour accabler une âme et la bouleverser : que sera-ce donc quant à l'obscurité se joindront tant d'angoisses et les cruelles morsures du feu ? Je vous en conjure, entretenons-nous constamment de ces pensées; sachons supporter l'ennui des paroles, pour n'avoir pas à subir la réalité des tourments.

Infailiblement toutes ces choses arriveront; et ceux qui auront commis l'iniquité, nul ne les en délivrera, ni père, ni mère, ni frère, auraient-ils le plus grand crédit, la plus grande puissance auprès de Dieu. «Le frère ne nous rachètera pas, dit l'Écriture, l'homme nous rachèterait-il ?» (Ps 48,8) C'est Dieu lui-même qui rend à chacun selon ses œuvres; c'est par les œuvres seulement qu'on peut se sauver ou se perdre. «Faites-vous des amis avec les trésors de l'iniquité.» (Lc 16,9) Obéissons à ce précepte; il nous vient du Seigneur. Versons dans le sein des pauvres le superflu de nos biens, faisons l'aumône pendant que nous le pouvons. C'est là se faire des amis avec les trésors de l'iniquité. Détruisons nos richesses au profit des indigents, si nous voulons éteindre et détruire ce feu, nous présenter là-haut avec confiance. Ce ne sont pas eux, ce sont nos œuvres qui nous y recevront. Que ce ne soit pas précisément parce qu'ils seront nos amis que nous pourrions être sauvés, vous le voyez dans le texte. Pourquoi ne se borne-t-il pas à dire : «Faites-vous des amis, pour qu'ils vous reçoivent dans leurs éternels tabernacles,» et vous indique-t-il le moyen ? Ce mot que le Sauveur ajoute, «par les trésors de l'iniquité,» dit d'une manière explicite que l'argent doit servir à se faire de tels amis; cela montre bien que l'amitié seule ne nous défendra pas, qu'il y faut de plus nos bonnes œuvres, que nous devons anéantir par la justice une fortune bâtie sur l'iniquité.

Ce que nous disons de l'aumône ne convient pas aux riches uniquement, et regarde aussi les pauvres; celui-là même qui mendie son pain doit s'appliquer ce discours. Il n'est pas de pauvre, non il n'en est pas, si pauvre soit-il, qui n'ait en sa possession deux oboles. Celui qui de peu donne peu, surpasse quelquefois ceux qui donnent davantage parce qu'ils possèdent beaucoup : témoin la veuve de l'Évangile. Ce n'est pas sur la grandeur des dons, c'est sur le pouvoir et les sentiments de ceux qui donnent, que la grandeur de l'aumône est mesurée. En toute chose ayons la bonne intention, en toute chose un sincère amour pour Dieu. Si nous agissons constamment de la sorte, ne donnerions-nous que peu dans notre indigence, Dieu l'accueillera comme une grande et splendide offrande. Il regarde aux dispositions du cœur, et non à la réalité matérielle. Voit-il ces dispositions pleines de grandeur, il les sanctionne de son suffrage, il les récompense des biens éternels. Pussions-nous tous avoir ces biens en partage, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.